

L'égarée de langue inécrite (intervention à un colloque d'Insistance)



(ceci est un titre)

1- Transférance ...

- *Transférance ...*

Ce mot, mot de passe, Claude Maillard me le passe dans un souffle, un jour, dans le fil d'une conversation au téléphone. Elle me le souffle :

- *Voilà ton titre : transférance .*

Et le mot passe, d'une oreille à l'autre. Un peu soufflé qu'elle me souffle mon texte, j'évacue le mot de trop, renvoyé dans le trou du souffleur. Je lui substitue sur l'instant, en guise de métaphore ces trois mots qui me retiennent de la suivre et sont censés me donner titre à parler, depuis ma propre langue en sous-bois: « *L'Egarée de la langue inécrite* ». Figure de mon rêve à voix haute, qui fait verrou de son dire...

Et puis, un autre jour, un autre fil, j'entends me revenir en bouche ce mot – *transférance*, mais qui s'écrit là maintenant devant nous , avec un « a » : « *transferrance* », en errance de transfert. Restitué à la tribu, - à la tribune ici en l'occurrence aussi, neuf à s'en faire dupe...

- *Comment l'écris-tu (?)* demande-t-elle (à sa manière , en neutralisant le point d'interrogation), entendant ce qui s'écrit dans ce qui sous-tend la parole.

L'Ange de la lettre est passé : dans un souffle. Ce qui revient là du soufflé, à s'écrire entre nous, ce n'est pas le texte d'auteur bouclé sur son sens à saisir et qui signifierait à l'interprétant de le réaliser, ce à quoi a *résisté* en l'occurrence le parlant en son nom, mais la matière sonore imprononçable hors effet de sens, la texture inaudible du son en sa radicale « motérialité » faisant voile au souffle qui l'oriente à la voix d'un Autre à l'autre. Ainsi traversée la signifiante qui s'impose du maître mot, ce sera *l'inécrite* initial de la langue qui sera revenu à s'inscrire, à se *tans-écrire* dans l'écart de sens que localise sa lit-erre-rature, ce qui se lit de son erre à sa rature.

Effet de la langue, lieu des équivoques, cette texture a-signifiante du signifiant qui ne pré-existe pas à l'acte d'en « entamer l'ombre interne » et d'en produire une écriture à la lettre, toujours palimpseste, n'est pas une écriture originaire – ce pourquoi je parle d'« inécrite ». Il n'y a pas d'archi-écriture valant archéologie du parlant sinon au risque que la métaphore oublie son geste à croire y retrouver un sol à son arche. Pas même une anarchéologie, un état du chaos que la vitesse infinie de la pensée chère à Deleuze en viendrait à parcourir et constituer en plan d'immanence.

D'où Claude Maillard,

« avec cette perception tangible de vide et de vitesse »,

ose à ce point l'écrire d'une autre substitution de lettre:

« *videsse* ». Ce qui se recueille à se trans-ferrer d'érence – e - à errance – a - , ce n'est pas même le chaos, un état supposé anar-chaïque d'une langue non encore *ordonnée* par le sens dont l'enchaînera le langage efficient, c'est le souffle d'un dire en creux de tout dit qui ne s'avère qu'à le supplémenter d'une *ouissance* Autre et qui ne s'atteste que d'un effet d'écrit, ce que j'appelle trans-écriture, ouvrant l'horizon en abyme de sens sous les pieds du parler droit.

Ravalement du transcendant au trans-dansant : c'est dans le pas de deux, du *Jedis* (à ne pas savoir ce que je dis) au *Tumentends* (de n'y rien comprendre), que prend figure, le temps d'un entre-dire, le laps d'une transf-errance, non une herméneutique des dits, mais une *physique du dire*. Physique du dire en rupture d'hypostase métaphysique.

Difficulté particulière de notre « occident » d'écriture qui n'en finit pas de ruser à déjouer la facilité de son alphabétisme, même approximatif, et a du inventer toute une gymnastique *littéraire* – y compris de littérature analytique- avatar des premiers exercices sophistiqués, pour faire exister la « scriberie » dont s'atteste seule que le dire tient à la *videsse* du son, entre deux états pointés du sens.

La sagesse idéographique, à l'or-riant de la lettre, et pour autant que j'en devine *l'orient-ation*, offrirait-elle d'emblée au *dire* l'écart de l'entre-dits, entre sens à le parler et sens à le lire dont a priori se vide l's du sens joui, chaque pas d'écrire valant pour un *witz* dont

« vectoriser les mots et les choses »...

Quoi qu'il en soit de l'artifice pour en produire la fiction, c'est de *lalangue* inédite comme lieu des équivoques dont résonne l'impression sonore dans l'entre-deux langues (où se cristallisent en chacune les effets de sens), que se trans-écrit d'un Autre à l'autre,

« en acrobate d'un fil qu'il se tend à lui-même » (p 8/9)

le réel du dire en tant qu'il ex-siste aux dits, qu'il leur ex-siste à se poser hors d'eux quoique pas sans eux.

Autrement, dans les dits de langue commune, il se laisse oublier, comme s'oublie la mouvance du mouvement, la puissance du continu, dans l'effort de maîtrise qui le réduit à une succession de positions : ce qui conduit depuis la démonstration de Zénon d'Elée à en établir l'impossibilité. La motion du dire, en son énigme d'énonciation sans énoncé, ne s'approche que de cet écart de l'écriture à elle-même, rupture intrinsèque en quoi elle consiste précisément, à faire écho d'un trébuchement dans lalangue en sous bois.

2- Souffle - « père comme ascendant de la lettre »

Echo : ô hoquet, écrit Michel Leiris dans son « tic-tionnaire « *langage-tangage* ». C'est une figure du *souffle*, version risible, irrésistiblement corporelle, et qui ne va pas sans marquer le pas, le *pas du temps*, cette secousse de silence d'où se ressourc le désir à s'éloigner de sa source :

« Souffle, aller le chercher. Là, à l'ombilic du rêve » [p 2].

C'est:

« Le temps du pas d'un pas du temps » où « le chant langagier risque l'aventure dans les mouvances d'une pulsivité corporelle » (p14).

Pliure du temps dont se tord le corps à s'ouvrir au parlant, qui vaut dans la physique du dire comme le « *premier moteur immobile* » dont Aristote a posé l'énigme en son lieu non-lieu : là où,

[p 2] « le ça s'origine dans la pulse du souffle ».

Mais alors:

« Y a-t-il quelqu'un qui souffle. »[p4]....

Quand on a la réponse, à savoir de la religion, on appelle ça le Père, qui de son site éminent insufflerait la « ruah », quitte à en ex-pirer. C'est bien le voeu du névrosé, qui ne se résoud pas à ce que manque le père en son lieu dit, et qui par son appel s'emploie à le faire être, mort et vivant, lui qui attend depuis toujours que le père parle, lui parle une dernière fois qui serait la première, qu'il lui dise les mots attendus qu'on ne sait pas mais arrêteraient de bonne foi le Pacte symbolique. Un papa pas sans voix et qui tonne le don. Un fils pas sans papier et qui y trouve abri...Un rêve d'Oedipe freudien bien réussi...

Or,

« A l'infini du souffle, nul n'est appelé . Ce souffle, à l'écouter dans ses flots d'outremer, dans ses résurgences palimpsestes. De l'infantile, ce souffle...Ca souffle dans les profondeurs de la langue...de ce souffle aucune réponse aux questions humaines. Ca soufflerait même sur les questions pour les indisposer... »[p4].

Effet père sans doute, qui fait du corps espacement de parlant, à le dépendre du corps à corps sans paroles sinon sans invectives. Mais *Dupère* qui n'opère pas de l'être qu'il n'a pas, mais de *faire texte*, d'introduire le *textuel* au lieu de la substance mère. *Dupère* qui opère d'un non-lieu, de son défaut dans l'être, d'un accoup de temps qui hiatusse l'espace.

Ainsi:

« Saisir le silence sonore dans l'acoustique du corps, y repérer ses dissidences, ses contrepoints et ses fausses notes, n'est-ce pas retourner au père par voie de Genèse sans mots pour le dire. Naissance d'avant la naissance. Père comme ascendant de la lettre. N'est-ce pas donner au souffle sa plus-value de conséquence et son inéluctable responsabilité » [p5/6].

Se passer de l'être-père...à condition, du père, d'en passer la lettre.

Certains ont écrit une « lettre au Père », qu'ils n'ont jamais envoyée. D'autres, comme cette femme que nous dénommerons Jeanne, ont reçu des lettres du père.

Elle a mis cinquante sept ans à la faire parvenir à destination. Son histoire, elle la savait depuis toujours, mais « je n'y comprend rien » répétait-elle à chaque séance dans les premiers temps de sa cure, quand elle évoquait tout ce savoir qui la concernait exactement, née en 1943 d'un père juif réfugié en province et d'une mère catholique, placée dès la naissance de sa soeur un an plus tard chez ses grands parents maternels à l'autre bout de la ville avec interdiction de pénétrer jamais dans le petit appartement sous les toits où ses parents avec sa soeur semettront au grenier...Pendant quarante années, jusqu'à la mort de son père qui enfin la réveille, elle est anesthésiée, « illettrée », dit-elle. Non pas analphabète, elle a fait des études et travaille comme formatrice dans un centre.

Mais justement, elle est bouleversée par le suicide d'un stagiaire illettré, dont elle ressentait l'acte intimement lié à ce que son illettrisme protégeait et que le travail pédagogique aurait sans précaution entamé. Et elle interroge sans cesse cette énigme de l'illettrisme, conçue à la manière d'Artaud comme cette « station toute droite de l'esprit », cette « vacance par stupéfaction de ma langue », au bord de l'écrit-pas-à-lire, de ses lettres en éclats vitreux... A tout ce qu'elle sait, qui n'est nullement refoulé, elle n'y comprend rien, et singulièrement à ce que peut bien vouloir dire cette folle envie qu'elle a de toujours de se faire imatriculer sur la peau.

Et puis il a été question de mosaïques : ces mosaïques innombrables que tout au long de son silence de vie, le père avait façonnées, paysages et visages surtout, où ressortaient des yeux, la vraie beauté de regards improbables, et dont il la chargeait au fur et à mesure de leur confection d'en assurer la « finition ». Un certain nombre de ces mosaïques lui étaient revenues, déposées au grenier. Elles étaient là depuis la mort du père, non ignorées sans doute, mais pas plus comprises que le reste, morceaux de cette mémoire brisée qu'elle localisait en personne...

Mais revenues du grenier dans le dire de la cure, finit par s'entendre ce que ce legs sans paroles du père faisait valoir comme transmission mosaïque, via son propre prénom, le deuxième, inusité, de Moshe... Tournant décisif dans l'analyse dont je passe ici l'énorme travail d'élaboration qui s'en est suivi, notamment au regard de sa propre fille qu'elle « rencontre » enfin, au nom du père, jusqu'au moment de conclure, du moins sur ce versant du père: un jour, elle fait don de la lettre-mosaïque qu'elle tient pour la plus précieuse à un vieil homme juif de la ville qu'elle ne connaît que de nom. Lettre parvenue à destination, le père du nom aura pris son ascendant au regard de la mère. Elle, la fille élue de son père, peut reprendre son souffle...

Se passer du père... à condition d'y reprendre souffle...

« Le transfert emprunte ce souffle. S'y appuie. Se peine à le regarder disparaître dans sa nébuleuse insomnie. Sans ce souffle, pas de corps analyste... mouvements s'accompagnant de l'haleine de l'Autre » [p 2].

Ce qui opère c'est moins l'analyste comme figure, même empruntée, que la séance comme lieu non lieu qui ne tient pas de soi ni du social mais de son *rythme*. A chaque fois, recommencer, d'un *rien à dire*, d'où se ré-élancer ; suivre la longue remontée des mots jusqu'au centre le plus reculé du silence , là où « l'Ange de l'Histoire » passe, les yeux écarquillés sur le passé de catastrophe, mais les ailes déployées au souffle qui l'emporte.

L'enjeu est d'une pensée qui s'en tiendrait à l'athéisme de l'inconscient, cette « plusieurs langue en mal d'ancêtres », comme l'écrit C. Maillard en 4° de couverture du *Scribe ...*

En mal d'ancêtres comme on dit « en mal du pays » : en exil d'une langue ancestrale qui

« ne demeure »
que de

« n'avoir jamais eu lieu [p2] »,

en deuil du moindre texte sacré qui commandât sacrifice à l'élire. Sans Retour. Que nul ne soit tenu à l'impossible, c'est cela seul que réfute l'athéisme, et non pas Dieu (car « par Dieu je n'entends rien »).

C'est de ce qui *ne cesse pas de ne pas s'écrire* au devers de ce qui *cesse de ne pas s'écrire*, c'est de cet impossible à le localiser d'un dit qui tienne à l'assujettir sans reste,

c'est de cet inécrit qu'ex-siste un *dire*, irréductible à une assignation qui en signerait l'effacement, de n'insister comme dire que du mouvement pour le dire : « *Je suis qui je suis* »

A entendre non du verbe *être* dont Dieu -et son clone nihiliste, l'indivis-dû à lui même, ce dieu atomisé-, consiste au prix de son inexistence, mais du verbe *suivre* – *Je suis* sujet à *poursuivre celui-là même que je poursuis...* et dont il y a trace à en écrire le *retournement* (qui n'est ni revirement ni reniement mais rebroussement) par la figure topologique du « huit intérieur » laquelle vaut lettre de nomination.

Pas sans lest donc, qui se n'homme du réel, au lieu même de son impossible arraisonnement comme « désirant pur », c'est-à-dire renonçant à *être* désiré, à savoir *être* re-connu. Rien qu'un nom pour une ex-sistence nue d'homme sans propriété, l'impropre nom ineffaçable d'un rien à (se) dire, ou comme l'écrit Claude Rabant, ce « *quelque chose qui est au delà d'une disparition des dieux ou d'une chute de la croyance, et concerne une impossible disparition ou un impossible effacement de l'existence même du sujet, l'irréductible reste qu'est le locuteur dans le langage même* ».

Encore faut-il qu'un autre, un « Tumentends », se prête à la transf-errance dont s'écrit de se désécrire l'inassignable de l'inconnu qui aura causé à perte d'être, ce « *jeparle* » insoumis à ses dits.

Témoin Lacan lisant le texte freudien à en suivre les achoppements, les retournements et les hoquets : lecture dont se produit non un auteur, qui n'est du texte que le sujet de droit en revendiquant après coup l'usufruit et se gonflant de l'identité qui l'approprie à lui-m'aime, mais la voix d'écriture, le souffle

« de ce qui ne naît que d'une incertitude d'être »[p13]

et qui de syncope en suffocation

« sans bruit travaille, au redouté du doute et de la croyance »[p4] .

Lacan à lire de même, à en poursuivre la « **voix invocale** » qui se défile de dit en dit et ne s'en soutient que de s'y dérober : seule lecture à faire transmission et non religion.

Ainsi

« Le passeur est-il celui qui souffle »[p2].

Pas moins le passant, qui, soufflé, ne se tient d'aucun dit fiable à le représenter, mais du risque pris à se « faire transférer » ,

« au découvert du souffle ».

3- Cri – « Au trou d'appel de la langue »

Mais en impasse, *la femme de Loth*, l'inommée, que Claude Maillard à rebours va retrouver dans « *Les pommiers du sodome* », et tenter de faire ex-sister à son retournement mortel. Question de la *mère morte* : comment une fille peut-elle faire arche de vie du pilier de celle qui s'est vouée *sans partage* au retour qui ne ment pas. Comment traverser la « Moravie », s'arracher au *cri* qui

« est là, dans sa permanence absolue, inaudible et sauvage. »

et tel qu'il est

« hors question de le traduire, il est intraductible, comme le nom propre de la lignée maternelle dont il est la captive surprise » ?

Comment faire entendre que ce cri ne reste

« pas pas sans objet »,

angoisse du manque de manque, et ne reste

« pas sans voix de l'Autre »

dont vider sa jouissance meurtrière?

Revenons à Jeanne qui, acquittée de sa dette au père dont elle reçoit filiation, a pu reprendre son souffle. Mais c'est pour s'en retourner aux parages de la mère, mère folle, mère impossible, : « Je n'en sortirai pas, de ma mère ». Elle a pu croire encore qu'à la mort du père, la mère la reprendrait, la regarderait : chassée une deuxième fois : « Qu'est-ce que tu fais dans mes jambes ? -Baisse les yeux devant moi»... Elle n'a jamais eu que des phrases négatives. Non, pas même négatives. pas même des phrases. Des arrêts de mort : tu es en trop. La mère, ce « lieu terrassant ». Et à nouveau, l'illettrisme, « la sensibilité suspendue ». Elle ou moi, alors pas moi.

Et puis, un rêve, si simple : dans un tunnel, j'étais morte ; et puis j'ai poussé un cri : et j'étais vivante. C'est le cri qui m'a fait vivante. C'est fait, je suis née de là. Aujourd'hui c'est réglé. Soit, ma mère m'a « mise dehors », mais je sais jouer maintenant de l'équivoque : elle m'a jetée hors de sa vue, mais aussi bien lancée dans la vie. Que se serait-il passé si elle avait voulu de moi à la mort de mon père ? Je ne m'en serais peut-être jamais tirée. Comme cette jeune femme que je connais, très belle, qui a écrit une lettre à sa mère. Terrible : elle est sa mère. Elle est dans le tunnel...

Du souffle au cri, l'art de la moravie.

Un art d'écrire : Jeanne se dispose à animer désormais des « ateliers d'écriture », qui à l'instar de l'écriture de son rêve, permettent de retourner d'un cri le cauchemar d'immatriculation sur la peau en texte palimpseste sur papier d'Ailes déployées...

Reprenons le départ : y'a de la langue, en trace inécrite de l'intrusion du signifiant dans le réel.

Mais puisque

« le jouir illettré du grand Autre est déjà là » p 11) ,

restera-t-elle, la langue, pétrifiée, stupéfiée

« dans « ce lieu mutique d'outre silence » (p10),

inhibant jusqu'à l'illettrisme le sujet sidéré

« de ce qui s'est joué du cri de la mère morte, dans le mutisme abyssal, en un temps hors langage ou plutôt d'entre lui et le corps » (p10) ?

Ou se constituera-t-elle, la langue, en lieu des équivoques dont faire texture à la voix pour une nomination du dire en reste, ne serait-ce que du dire que non, de ce *pouvoir de refuser à partir d'un commencement très pauvre qui appartient d'abord à ceux qui ne peuvent pas parler*

Lalangue, dans sa parataxe, s'ouvre à l'équivoque quand elle se transécrit, quand dans la transférence de l'écriture de paroles s'institue une *motérialité langagière* dont *littérer*

« le trou d'appel de la langue » (p13).

Et « faire « atelier d'écriture » n'est-ce pas alors

« se laisser aller à écouter comme de derrière une port l'abécédaire sans fond des plus rhizoméliques origines. Le faire *en retenant son souffle* pour accéder au plus près de ce qui s'est perçu et perdu à la fois » (p10)....

...Encore aura-t-il fallu qu'un souffle soit, qui se retienne et donne

« d'où entendre à l'écrire ce cri muet d'il n'y a ... souffle en retenue de L'Autre. Dans l'ouvert d'une brève *douleur de jouissance* » [p3]

...Encore aura-t-il fallu

« Pointer du père dans cette audience d'avant la mère »[p8].

« Mais voilà, le cri s'est refermé, forcluant le sens de la vie vers la mort. Pour une durée imprécisable. Oui le cri s'est refermé sur lui-même. L'ombilication a joué. Le cri s'est ombiliqué. La vomissure de la matière n'est pas venue aux lèvres » (p 12)

Et si *Ecrire*, ce prénom féminin, c'était précisément ne pas savoir ce qu'on dit ? A savoir être commis à faire palimpseste d'un savoir abyssal qui se fait dire jusqu'à n'en plus savoir...

Alors, ce

« Cri ...n'est plus de bouche mais de deux trous orbites. Etrange le regard de ce cri hors voix au découvert du souffle...Regard où tout de la jouissance disparaît, et où le sexuel de la langue signifie une dernière fois encore dans l'éclat instantané de la lettre ».

Et tel est bien l'enjeu pour Jeanne : se déclarer femme au dépit de sa mère, par devers l'arc mosaïque de la lettre du père qui la missionnait de la faire parvenir à destination au prix de s'y plier sans trêve comme un « petit soldat ». Devenir femme à contourner le pilier de celle qui n'en est pas revenue, de son irruption de naissance qui la faisait femme d'un Moïse invouable.

« Et le sexuel est là au plus proche de la langue, pour étranger l'absence ».

Là où la langue, c'est du chinois.

Pierre Boismenu
le 21 Décembre 2005